

mètre qui corsette les vers est si court qu'il élague la syntaxe et étrangle la voix – mais dans cette lutte pour exister elle trouve son chemin et l'on pense parfois, dans la réussite, à Maurice Scève : « *souffle / sans fin qui me sépare / dont tremble toute / ma forêt d'écriture* ».

Intempéries (dans l'excellente collection alors dirigée par Gérard Noiret, Ipomée, 1989) marque une césure dans l'œuvre de Claude Adelen. C'est le livre de la convalescence. Bien qu'il se dise toujours « *obsédé de formalisme* », ce recueil témoigne à la fois d'une plus grande liberté formelle et d'un renouvellement des thèmes. Les poèmes qui en constituent l'ossature sont bien en alexandrins, mais ceux-ci sont troublés par le recours systématique à des silences intérieurs, et le thème litannique du poète remâchant sa douleur face à la pluie nocturne et au vent est brutalement interrompu par l'intrusion de poèmes narratifs (dédiés à Truffaut et à Virginia Woolf). La partie sombre du recueil, toute intérieure, de sacrifice au passé, où chaque nuit la mort revient, m'est pour son rythme incantatoire étrangement familière. Les récits, quant à eux, sous un visage étranger laissent sourdre la voix de l'auteur, dans une sorte de contrepoint musical : « *je sais / qu'il est facile de vivre pour les morts / plus que pour les vivants* ». On se livre parfois mieux sous l'espèce d'un autre.

Sous le masque d'une autre : celui d'une noyée dont le visage de plâtre vous trouble invinciblement (« *Cette femme sa force est d'être morte* ») alors que la femme aimée se dérobe, selon un argument repris de l'*Aurélien* d'Aragon. Après 6 ans de silence, ces pages énigmatiques (dans *Le nom propre de l'amour*, Le Cri, 1995) disent, selon Claude Adelen, la grave crise sentimentale et existentielle qu'il vient de traverser. Paradoxalement, son écriture y atteint à une sorte de plénitude, faisant de ce *masque brisé* une élégie, bien que l'auteur s'en défende, dont le charme poursuit durablement – le carcan revendiqué du décasyllabe de Maurice Scève, lui aussi ponctué de respirations, n'est plus ici qu'un léger voile :

Nous ne dormirons pas ensemble comme
Morts le matin ne nous trouvera pas
Deux corps dans le lit défait un carnage
De neige visage aux yeux fermés (...)

L'appréhension du monde par le truchement des disparus, réels ou légendaires, est l'une des constantes des livres de Claude Adelen. Dans l'acte de se penser et de penser la réalité, ils semblent lui être à la fois un obstacle et d'actifs intercesseurs, comme le sont à d'autres la femme aimée, une utopie ou un dieu. Au-delà de l'évidente pudeur dont elle est le signe (« *on m'a enseigné que la confiance, l'épanchement sentimentaliste (...) sont les plus dangereux "fauteurs de trouble" en poésie* »), cette médiation dit aussi une vérité intime. Et lisant plus loin, à propos du bronze des *petites Maillol* (dans *Aller où rien ne parle*, Farrago, 2001) : « *ces têtes / citernes vides qu'emplit / l'immatérielle pluie intérieure* » ; les interprétant inévitablement comme métaphore de l'auteur, on croit deviner autre chose : le puits où gisent les émotions, la réserve obscure où puiser pour faire vivre les mots, et pour vivre soi-même, c'est le passé et la mort qui l'alimentent.

Des deux derniers recueils, certainement mieux connus car récompensés par un prix et encore disponibles (Éd. Dumerchez), l'anthologie ne donne que peu de pages, qui devraient pourtant suffire à susciter le désir d'y aller voir. Des suites choisies pour les représenter, qui se répondent quant à la forme (les nombres !) et à l'atmosphère, je

retiens surtout *Le corps d'Eurydice* (dans *Soleil en mémoire*, 2002, prix Apollinaire). C'est à nouveau l'une de ces figures de fable dans lesquels l'auteur aime à se couler pour exprimer son propre sentiment, Eurydice sur le seuil du gouffre, saisie dans le moment du souvenir et de l'écriture. L'écrit, la parole, le travail des mots, voilà d'ailleurs l'un des leitmotifs de Claude Adelen. C'est sans nul doute l'un des plus puissants tropismes de la poésie moderne, mais il y a chez lui une sincérité manifeste – les mots qui disent la réalité contribuent aussi à nous en séparer. Nous sommes aux antipodes de ces âges où la nomination du monde suffisait à nous le livrer : inexplicablement, j'ai plusieurs fois repensé aux débuts notre poésie, aux vers lumineux de saint François d'Assise par exemple ; les vertus qui commandaient à la louange du *poveretto* sont mortes.

L'anthologie se clôt sur une série de poèmes inédits que l'on découvre avec surprise, tant ils semblent d'une autre main. Une autre émotion y passe, le passé remonte à travers des objets familiers, des bouts de chansons populaires, dans une extrême liberté de ton et une constante invention prosodique. On attend avec curiosité le prochain recueil de Claude Adelen. Doit-on toujours marcher dans ses propres traces ?